

# **CONCENTRIQUES**

**Deuxième Cercle**

**LUC FIVET**

**Roman**

**lucfivet.fr**

© Luc Fivet, janvier 2015

979-10-93698-07-6

Illustration © Guillaume Besnard

## Chapitre 1

Les émeutes de Londres avaient fait les gros titres des journaux du monde entier. On avait dénombré environ 300 morts, 5000 blessés et plus de 20 000 commerces ou boutiques vandalisés. La presse conservatrice hurlait à l'inertie du gouvernement et exigeait l'instauration de la loi martiale. Les journaux progressistes se défendaient en insistant sur le caractère inéluctable d'une telle explosion de violence. Les causes étaient le chômage qui plafonnait à 30 % de la population, le surendettement chronique, l'absence de débouchés pour la jeunesse et le bilan calamiteux laissé par la précédente majorité. Bref, les arguments habituels.

J'étais rentré à Paris par le premier Eurostar. En arrivant gare du Nord, j'avais encore devant les yeux l'image des décombres fumants des bijouteries d'Oxford Street et des maisons vandalisées de Kensington. A Paris, les panneaux publicitaires poursuivaient leur interminable défilé de logos et de slogans, comme des cris lancés dans le vide. *Maxi, pour une protection de tous les instants. Votre chien vous aimera avec les croquettes Waf Waf.* Des équipes de télévision se jetaient sur les passagers pour recueillir leurs impressions sur ces événements incroyables. J'ai baissé la tête et quitté les lieux aussi vite que possible. A présent, la masse de miséreux qui harcelaient les voyageurs à la sortie de la gare ne me paraissait plus si anecdotique.

Le personnel de sécurité avait été renforcé aux abords des check-points qui marquaient l'accès aux quartiers protégés de la ville. Une double haie de barbelés barrait la rue Lafayette. Des hommes en armes montaient la garde aux carrefours stratégiques. Les rues de Paris flottaient dans un silence cotonneux. Les habitants étaient rivés à leurs écrans. Comme à chaque grande catastrophe, on hésitait entre la fascination devant les images et la terreur que ça se produise en bas de chez soi. Louis Latouche avait été convoqué par les principales chaînes d'infos continues pour affirmer de la façon la plus solennelle que de tels événements ne se produiraient jamais sous un gouvernement de droite. Cinq minutes plus tard, son contradicteur officiel, le philosophe Ernest Canson, faisait l'éloge de la gauche britannique, remarquant que le nombre des victimes aurait pu être beaucoup plus important si elle n'avait pas fait preuve de modération. Le porte-parole du gouvernement faisait une courte apparition pour expliquer que tout était sous contrôle et que les Français n'avaient rien à craindre. On interrompait l'édition spéciale pour quelques pages de pub.

Tout ça me semblait tellement vide de sens que j'avais envie de rire. J'ai relu de bout en bout l'essai de Walker, *Patterns of mutation*. Il avait vu plus loin. Beaucoup plus loin.

Dans la première partie, mon ancien professeur retraçait l'histoire de l'empire romain, de sa naissance à sa chute. La seconde partie faisait le parallèle avec l'évolution du capitalisme occidental. C'était glaçant.

On oubliait souvent que Rome n'était qu'une simple bourgade implantée sur quelques collines. Au fil des siècles, et après bien des guerres contre les tribus voisines, Rome avait gagné en puissance selon une logique de conquête d'une impitoyable efficacité. C'est ainsi qu'elle s'était constituée en province, puis en monarchie, et finalement en République. Son développement économique était basé à la fois sur le dynamisme de ses marchands et de ses artisans et sur une politique d'annexions des territoires limitrophes. En moins de cinq siècles, Rome avait conquis l'ensemble du monde connu : la Gaule, l'Angleterre, les provinces du bassin méditerranéen, l'actuelle Turquie, et enfin l'Égypte. Les populations qui passaient sous son contrôle se voyaient imposer la *pax romana* : la paix et l'abondance en échange de l'allégeance politique. La devise officielle, « Le Sénat et le peuple romain », garantissait la participation de tous à l'édification d'une société prospère – à l'exception des esclaves qui n'étaient pas considérés comme des citoyens à part entière. Une culture d'assimilation intelligente des autres peuples permettait aux plus méritants de s'élever dans la hiérarchie sociale.

Au sommet de sa puissance, Rome était devenue un empire. A partir de là, le déclin a été rapide. Les rivalités entre grandes familles patriciennes ont dégénéré en luttes pour le pouvoir. Les Césars se sont succédé de façon plus ou moins chaotique, en promettant du pain et des jeux mais sans parvenir à freiner les ambitions de la noblesse ni le délitement de la morale publique. Trop vaste, l'empire s'était décomposé, miné par les règlements de comptes de ses chefs militaires et la corruption de ses élites. Les populations barbares assimilées avaient peu à peu pris les commandes de l'économie, même si la plus grande partie des richesses étaient accaparées par une caste de propriétaires terriens dont la seule ambition était d'augmenter le volume de ses rentes. L'empire avait survécu encore quelques siècles en se tournant sur l'Orient et avec Constantinople comme capitale. Mais, selon Walker, rien ne pouvait plus sauver l'empire : quand le pouvoir est accaparé par un petit nombre de décideurs, il n'est plus qu'un objet de marchandage. En conclusion, c'étaient les dirigeants romains eux-mêmes qui avaient provoqué la chute de Rome.

La deuxième partie de l'ouvrage traçait un parallèle avec l'évolution du modèle capitaliste, et tout correspondait. Cinq siècles de développement progressif – grosso modo de la découverte de l'Amérique à mondialisation de l'économie, fin du XXème siècle. Un modèle de développement unique basé sur la production mécanisée de richesses et sur le libre accès au marché, dont l'efficacité était garantie par la circulation de plus en plus efficace des biens et des services. Dynamisme commercial et esprit d'entreprise. Assimilation des populations « annexées », qui avait pris les rênes de l'économie. Instauration de la *Pax occidentia* – l'enrichissement contre l'allégeance aux puissances coloniales, puis à la puissance américaine, puis aux puissances d'argent.

Le précédent romain se reproduisait fidèlement : une croissance économique basée sur une politique de colonisation agressive, un pillage systématique des richesses naturelles des peuples annexés, une assimilation des populations les plus productives. Depuis le pillage des civilisations aztèques jusqu'à la mise à sac de l'Afrique par les puissances coloniales, et aujourd'hui l'exploitation des populations serviles dans les usines textiles du Bangladesh, une caste d'entrepreneurs avait inauguré un cycle de croissance sans précédent dans l'Histoire. La chute du Mur de Berlin avait consacré le triomphe de l'économie libérale de marché. L'empire était proclamé.

Comme à Rome, le déclin a été rapide et inexorable. Corruption politique généralisée, luttes de pouvoir entre factions rivales, domination des rentiers, asservissement *de facto* de populations entières, le cycle de croissance était en train de se clore à toute vitesse. La promesse du pain et des jeux ne rencontrait plus aucun écho, faute de pain et, sans doute, d'un excès de jeux. Le pouvoir économique avait changé de mains : les émirs du pétrole rachetaient les palaces parisiens et les milliardaires indiens et chinois achetaient et vendaient des usines, quitte à les dépecer pour les revendre en morceaux. L'épicier arabe et le restaurateur chinois n'étaient pas des envahisseurs : au contraire, ils étaient les exemples les plus aboutis de ce capitalisme mondialisé, même si la plus grosse partie de la richesse était confisquée par une petite caste de hauts fonctionnaires, d'héritiers d'empires industriels et de banquiers d'affaires. De même, le centre de l'empire s'était déplacé vers l'est. Son effondrement était programmé entre les gratte-ciel de Shanghai, Bombay et Dubaï. Ibrahim Walker était lucide : les populations réduites à la pauvreté étaient de plus en plus nombreuses, et la révolte imminente.

Mais il y avait une différence de taille avec Rome : il n'y avait plus d'alternative. L'économie de marché avait tout ravagé sur son passage, et il n'y

avait plus d'empire aztèque à dépecer, ni de Marco Polo pour découvrir des terres nouvelles. Le pronostic vital de l'humanité était même engagé : le saccage écologique des dernières décennies avait compromis les chances de survie de l'espèce. *L'homo sapiens* ne pouvait plus s'offrir le luxe de quelques guerres de conquête : s'il ne restaurait pas l'ordre de toute urgence, il serait rayé de la surface de la Terre.

Et j'avais le pressentiment que Walker avait trouvé la solution à cette impasse.